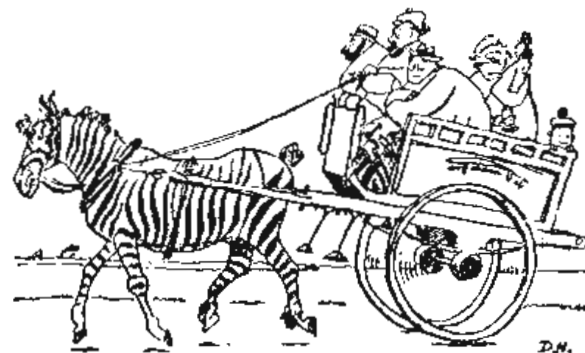




Alphonse Allais



CHAPITRE V

LE DAUPHIN ; ALPHONSE ALLAIS

N'allez pas dire que vous ne connaissez pas Alphonse Allais! Tout le monde connaît Alphonse Allais. Vous connaissez au moins de ses mots; vous pouvez répéter ses comblés les plus courants. Emile Cohl l'a justement surnommé le "père des comblés"; grâce à eux, son nom reste gravé dans les mémoires. Le pince-sans-rire qui les proféra reste mystérieusement caché derrière son esprit.

Trop occupé à guetter la drôlerie "à se trodre" qui allait tomber de sa bouche, l'auditeur ne s'est pas inquiété de la personnalité de l'être d'exception qui la proférait sentencieusement; il ne s'est pas demandé si ce feu d'artifice d'esprit ne dissimulait derrière un paravent étincelant un coeur sensible, voire sentimental, un rigoureux scientifique, un artiste et un pessimiste né.

Le lecteur vient au livre comme la ménagère à son marché, il se considère frustré si la marchandise ne correspond pas aux normes officiellement reconnues. On entre son filet à la main chez Allais pour l'emplier de rigolade. On n'y vient

pour y collecter des denrées à resservir au comptoir de son bistro à l'heure de l'apéritif, entre la poire et le fromage pour égayer le repas entre copains. La boutique Allais lève son rideau pour "se tordre".

Oubliez vos préjugés, une autre lecture d'Allais s'impose, vous y verrez à travers l'aisance d'un écrivain de race, l'image bien venue et la trouvaille spontanée, poindre une tendresse naturelle et, entre la farce et l'émotion apparaît sa "duplicité" normande du "p't'ete ben qu'oui, p't'ete ben qu'non"; remué intérieurement, vous hésiteriez à classer sans appel Allais dans la catégorie des amuseurs gratuits en balançant entre la larme et le sourire.

Est-ce le climat honfleurais agissant ? Certaines de ces inoubliables petites histoires négligemment jetées dans Le Journal ont de ces petits airs maupassantien. Les deux Vikings transplantés amenèrent un peu de leur terroir à la semelle de leurs souliers. Gâtés par la "vie parisienne", ils viennent ragailleardir l'air appauvri de la Seine par un peu de brise maritime. On retourne souvent à Honfleur sous la plume Allaisienne. Allais a écrit ses mémoires par bribes éparses. Ce serait la biographie la plus cocasse, certainement la plus exacte, en regroupant ces petites bulles de souvenirs venant crever à la surface de ses nouvelles légèrement enlevées. Les héros d'une heure sont pris dans la quotidienneté de la vie, ce sont des vieux loups de mer confondant bâbord et tribord, errant (par hasard?) sur les quais d'Honfleur à l'ombre de la "lieutenance", ce sont des pharmaciens évoquant la vieille officine paternelle, ce sont de distingués chimistes qui ont fait servir leur science à faire exploser les belles-mères. Les tableaux d'Allais sont vivants parce qu'ils sont directement pris dans la vie de chaque jour fertile en rencontres. Il ajoute le piquant du calembour et de l'à peu près mais le comique d'Allais est surtout fait de situations inhabituelles, insolites, toutes

aussi vraisemblables que possible où apparaissent ses vieux amis de toujours: son Maître Sapeck qui, en bien ou en mal - ce n'est pas à nous d'en décider - l'orienta dans la carrière fumiste; renonçant à écrire "sérieusement" ou à fabriquer des élixirs et des pommades, il suivit sa trace.

Il ne résistait pas au plaisir de raconter les bonnes blagues de son maître à penser, nous non plus, "allons y donc, parenthétiquement, de notre histoire" pour parler comme Allais :

"Boulevard Saint-Michel, Sapeck passait un dimanche soir, lorsqu'il fut accosté par un jeune potache qui lui demanda le képi à la main :

- Pardon, monsieur, vous plairait-il de me rendre un petit service ?

- Tel est le plus cher de mes vœux. De quoi s'agit-il ?

- Tout simplement de me rentrer au lycée Saint-Louis. Devant le censeur, vous me ferez vos adieux comme si vous étiez mon oncle.

Les voilà partis, Sapeck et le potache, Sapeck grave, le potache enchanté.

Dans le parloir, devant le censeur qui préside à la rentrée des élèves, Sapeck redouble de gravité :

- Bonsoir, mon neveu.

- Bonsoir, mon oncle.

- Travaille bien, mon neveu, et ne sois pas collé dimanche. Que ta devise soit celle de Tacite : laboremus et bene nos conduisemus, car, comme l'a très bien fait observer Lucrèce dans un vers immortel :

Sine labore et bona conducta ad nihil advenimus.

Et surtout sois poli et convenable avec tes maîtres : Maxima pionibus debetur reverentia.

Le pauvre potache, pendant ce discours, semblait un peu gêné de la latinité cuisinière de

son oncle improvisé. Il risqua : Bonsoir, mon oncle! timide.

Mais Sapeck ne l'entendait pas ainsi. Il venait d'apercevoir, luisant sur le gilet du lycéen, une superbe chaîne d'or.

- Comment! s'écria-t-il, petit malheureux, tu emportes ta montre au collège? Ne sais-tu donc pas qu'à Rome, à la porte de chaque école, se trouvait un fonctionnaire chargé de fouiller les petits élèves et de leur enlever les sabliers et les clepsydres qu'ils dissimulaient sous leur toge? On appelait cet homme le *scholarius destrussator*, et Salluste avait dit à cette époque : *Chronometrum juvenibus discipulis procurat distractiones*.

- Mais, mon oncle ...

- Remets-moi ta montre.

Le censeur intervint :

- Remettez donc votre montre à M. votre oncle. D'ailleurs, vous n'en avez nul besoin au lycée.

Le potache commençait à éprouver de sérieuses inquiétudes pour son horlogerie, quand le bon Sapeck, dont le cœur est d'or, conclut avec une infinie mansuétude :

- Allons, mon enfant, garde ta montre, et qu'elle soit pour toi le symbole du temps qui passe et ne saurait se rattraper: *Fugit irreparabile tempus*".

Sans en avoir l'air, Allais a touché à tous les genres, même le genre "fantastique", non de ces fantastiques histoires où il est passé maître, non, le vrai fantastique touchant à l'au-delà. Entre deux rires, lisez pour votre édification "l'esprit d'Ellen"(1), le parfum du "Winter green" ne sera pas sans vous évoquer la fugace présence du Horla. Réminiscence viking en core!!

Alphi (pour les intimes), normand jusqu'au

(1) A l'oeil, Flammarion, 1921

bout des ongles (très soignés paraît-il), était très attaché à la province qui nous a donné tant d'écrivains et des plus grands. En cela très différent de son illustre maître Sapeck qui taisait le lieu de sa naissance, Allais fait de son petit port natal le principal héros de ses contes. C'est avec l'accent de son vieux matelot qu'Alphi redécouvre Honfleur à chaque retour au pays :

- "Ca n'a pas changé, v'là la lieutenance, v'là l'hôtel du Cheval blanc, l'ancien débit à Deliquaire, v'là la 'mairie'. Tiens, ils ont rebâti Sainte-Catherine!"

Le petit Charles Alphonse a été déclaré à la "mairie", le 21 octobre 1854, le lendemain de sa naissance. Allais n'a-t-il jamais eu la curiosité d'ouvrir le registre authentifiant la date mémorable de sa venue à la citoyenneté honfleuraise. Il se gaussait béatement de la bêtise humaine, la normande n'étant, il est vrai, que de la "naïveté touchante". Toutefois, cette curiosité ne lui est pas venue. C'est dommage, il en eut fait un conte savoureux autour de la "naïveté" stylistique de l'officier de l'état civil consignait pour la postérité qu'Allais n'avait rien de commun avec la chevalière d'Eon :

"Le sexe de l'enfant a été reconnu être masculin sur la présentation qui nous en a été faite par son père".

Le chauvinisme d'Allais était proverbial. Il ne faisait pas bon d'égratigner l'honneur de sa ville, ne fut-ce que d'un coup de griffe léger. Maurice Donnay l'apprit à ses dépens. La première fois qu'il vint le voir, il arriva dans la soirée; illico, on l'emmena "faire un tour de ville" et, après une inspection rapide et imparfaite, Donnay de conclure sans penser à mal :

- "En somme, Honfleur est un gros bourg.

Allais se montra furieux.

- "Un gros bourg..., un gros bourg..! espè-

ce d'imbécile...! On t'en donnera des gros bourgs comme ça... gros bourg, toi-même..."

On faisait un grand honneur en invitant ses amis à séjourner chez lui dans son "gros bourg". Ses hôtes étaient pour la plupart des invités sans histoires que l'Histoire n'a pas retenu.

Seul, le passage de l'illustre Sapeck ouvre un chapitre de la chronique locale.

La côte normande est réputée, à juste titre, pour inspirer les peintres, Sapeck n'y résista pas. Nous connaissions déjà la peinture sur toile, sur bois, sur verre, sur soie, sur ivoire etc... Connaissez-vous la peinture sur âne, la géniale innovation de Sapeck ? Elle fut diversement commentée avec les exagérations et la déformation obligatoire du légendaire. Les chroniques un peu outrées nous montrent un Sapeck prenant pour chevalet un innocent équidé lui décorant les flancs de somptueuses marines. Nous ne voulons croire qu'un témoin digne de foi n'ayant jamais menti qu'à sa concierge et à son percepteur.

Un jour de marché, les villages alentours amenaient à Honfleur les paysans débattant du prix des haricots et Dieu sait si les discussions sont longues chez les Normands. Les braves gens avaient sagement remis à l'écurie leurs charrettes et leurs ânes, ô surprise! ce sont des zèbres, oui des zèbres, que leurs maîtres découvrirent attelés chacun à sa charrette; chacun reconnaissant son bien et même l'oeil triste de son ongulé, mais quel pelage!! Il fallut l'explication d'un fumiste parisien pour comprendre l'affaire :

- "Maintenant, dit Sapeck, je vais vous expliquer le phénomène. Les gens que vous venez de voir sont des habitants de Grailly-sur-Toucq, et sont réputés pour leur humeur acariâtre. On cite même, chez eux, des cas de férocité inouïe. Depuis les temps les plus reculés, ils emploient, pour la traction et les travaux des champs, les zèbres dont il vous a été donné de

contempler quelques échantillons. Ils se montrent très jaloux de leurs bêtes, et n'ont jamais voulu en vendre une seule aux gens des autres communes. On suppose que Grailly-sur-Toucq est une ancienne colonie africaine, amenée en Normandie par Jules César. Les savants ne sont pas bien d'accord sur ce cas très curieux d'ethnographie".

Allais eut un autre témoignage moins "pittoresque" (tout dépend de la façon dont on entend ce mot) plus prosaïque et, qui sait, peut-être véridique :

"Le lendemain, j'eus du phénomène une explication moins ethnographique, mais plus plausible.

"Je rencontrai la bonne mère Toutain, l'hôtesse de la ferme Siméon, où logeait Sapeck.

"La mère Toutain était dans tous ses états :

- Ah! il m'en a fait des histoires, votre ami Sapeck! Imaginez-vous qu'il est venu hier des gens de la paroisse de Grailly en pèlerinage à Notre-Dame-de-Grâce. Ces gens ont mis leurs chevaux et leurs ânes à notre écurie. Monsieur Sapeck a envoyé tout mon monde lui faire des commissions en ville. Moi, j'étais à mon marché. Pendant ce temps-là, Monsieur Sapeck a été emprunter des pots de peinture aux peintres qui travaillent à la maison de M. Dufay, et il a fait des raies à tous les chevaux et à tous les bourris des gens de Grailly. Quand on s'en est aperçu, la peinture était sèche. Pas moyen de l'enlever! Ah! ils en ont fait une vie, les gens de Grailly! Ils parlent de me faire un procès. Sacré monsieur Sapeck, va!"

Nous tentions un parallèle : Allais, Maupassant. Tous deux aussi sont des poètes "rentrés". La Normandie nous a donné de beaux poètes, elle excelle surtout à produire de délicieux conteurs. Maupassant a fait des vers sans que la poésie y gagnât beaucoup. Allais aussi s'y adonna dans un genre peu commun qui requiert plus d'esprit d'invention que de délire poétique :

l'holorime. Il en a donné qui ne sont pas les meilleurs du genre :

Dans ces meubles laqués, rideaux et dais moroses
Danse, aime, bleu laquais, ris d'oser des mots roses.

Allais en a émaillé quelques chroniques, tel ce distique holorime :

Alphonse Allais de l'âme erre et se f... à l'eau.
Ah! l'fond salé de la mer! Hé! ce fou! hallo!

Pour plus de sûreté, et pour ne pas passer pour un "fumiste", il a signé tout bonnement : Francisque Sarcey.

Car Allais, étonnez-vous, n'était pas un poète, c'était surtout un scientifique!

L'HOMME DE SCIENCE

Allais a élevé le fumisme à la dignité d'une science.

Une science est un système rigoureux fonctionnant à partir d'a priori fixes et immuables. L'a priori ne s'explique pas pour expliquer tout le reste. Otez l'a priori à une science vous la verrez partir à la dérive, vous lui avez coupé les amarres et l'avez jeté au courant sans bouée et sans ancre de miséricorde.

L'auteur de "2 + 2 = 5" avait un esprit ne pouvant fonctionner qu'à partir de données sûres, le fumisme est une science qui n'a pas les a priori communs, voilà tout.

Allais confirme les bases de l'esprit français : rationaliste et léger, "une certaine gaieté confite en mépris des choses fortuites" comme disait Rabelais. Il méprisait les huluberlus qui sacrifient à l'idéale beauté pour atteindre à des résultats où la pratique n'y trouve pas son compte. Ainsi, il vouait au pilori les ânes du type Bernard Palissy.

- "Ah! Oui! s'écria-t-il, ce noble ancêtre qui a sacrifié un admirable mobilier Henri II pour faire cuire dans ses fours des poteries

tarabiscotées et des plats où personne n'a jamais été fichu de manger la soupe!"

Scientifiquement, il se moquait des Aliboron qui ne connaissaient pas la solution à des problèmes mathématiques pourtant élémentaires :

- "Si une compagnie de 90 hommes met six heures pour aller de Caen à Falaise, combien de temps mettra un régiment de 180 hommes pour faire ce même parcours".

Combien "d'économistes" et de "futurologues" solutionnent de tels problèmes ? Mais de grâce ne citez pas de noms...

Nous n'en finirions pas de relater les passages où Allais se sert de ce "truc for life"; le principe de causalité. En voici un au hasard:

"Vous n'avez pas idée de la quantité énorme de fleuves qui se jettent dans la Méditerranée!

"Il me semble que de mon temps il n'y en avait pas tant que ça.

"Mon ami l'artiste me demanda gravement comment, recevant toute cette eau, la Méditerranée ne déborde pas.

"Je lui fais cette réponse classique : que la Providence a prévu cette catastrophe et mis des éponges dans la mer".

Ne croyez-vous pas entendre les "réponses classiques" sur le transformisme et l'apparition de l'homme ? De grâce... pas de noms.

Madame Leroy-Allais, dans ses Souvenirs sur le jeune Allais, affirme - ce que nous n'avons pas rencontré ailleurs - la collaboration de Charles Cros et d'Alphonse dans la recherche de fabrication des pierres précieuses et de la photographie en couleurs. Elle se souvient des résultats positifs obtenus par Alphonse et son frère Paul-Emile, devenu chimiste, dans la photographie en couleurs. Elle conservait : un bouquet de fleurs et un coin de châle de cachemi-

re, "encore très imparfait, mais on ne pouvait nier la réussite".

Elle cite encore d'autres recherches du jeune laborantin dans des domaines aussi divers que la "pasteurisation avant Pasteur, la conservation du hareng, le vol des "plus lourds que l'air" etc. Mais, ce qui relie directement son esprit scientifique à l'histoire des hydropathes, ce sont ses découvertes et surtout les applications pratiques en matière d'explosifs et de fumigènes.

LE PESSIMISTE

Allais est bien le frère de ses collègues fumistes, sous des abords joviaux, il dissimule un spleen chronique ayant conscience d'être de cette génération décadente à un moment crucial de sa civilisation.

"Les bohèmes se succèdent et ne se ressemblent pas, disait Goudeau; une génération a la bohème joviale, la suivante l'a triste; j'ai comme une idée que les jeunes bohèmes seront de plus en plus pessimistes : ils ont peut-être raison".

Allais n'est pas conforme à sa statue. Maurice Donnay qui l'a beaucoup fréquenté a senti que l'homme extérieur différait profondément du véritable Allais.

"Alphonse Allais! je le revois encore, tel que je l'ai connu dans les dernières années de sa vie, avec sa longue figure colorée et douce, ses yeux bleus étonnés, ses belles mains dont il avait grand soin, et cet air de dignité répandu sur toute sa personne; tel que l'a dépeint une de ses compatriotes, le poète Mme Lucie Delarue-Mardrus :

Vous qui l'avez connu, qu'il vous souvienne.
Il semblait un viking blond, sérieux et fier.

"Eh! oui, sérieux comme un humoriste, et c'est précisément ce sérieux qui faisait d'Alphonse Allais le prince des pince-sans-rire. L'hu-

mour, ce sont les jeux de la philosophie et de la plaisanterie, de la logique et de la fantaisie, de l'observation et de l'imagination, du coeur et de l'esprit. Il entre dans l'humour beaucoup de gravité".

Alfred Capus confirme le tableau d'un Allais conscient du malentendu :

"Ce grand garçon aux épaules carrées et à la démarche flegmatique qui, lorsqu'il descendait de sa petite maison vers le port, était salué par la moitié de la ville d'un "bonjour, monsieur Allais", cordiales paroles prononcées le sourire aux lèvres. Le personnage populaire qui était l'objet de cette sympathie y répondait avec gravité. Son regard bleu restait impassible, sa main se tendait d'un grand geste digne; rien, sur son visage, n'indiquait qu'il fût touché de ces familiarités. C'est qu'en effet, elles ne s'adressaient pas au véritable Alphonse Allais : elles ne s'adressaient qu'à sa caricature, et il le sentait. L'opinion avait étrangement déformé la physionomie de cet homme remarquable. Tout le monde lisait les courts récits, presque quotidiens, qu'il publiait dans les journaux et subissait leur puissante fantaisie; le lecteur sentait confusément qu'il avait raison de rire, qu'il riait pour une histoire qui en valait la peine; mais la qualité unique de ce rire, il était incapable de l'analyser. Aussi Alphonse Allais fut-il, par la plus rare contradiction, populaire et méconnu"(2).

Ce bon camarade avait peu d'amis avec qui il pût s'ouvrir de ses tracassés et de ses angoisses.

"Chez Allais, comme chez tant d'écrivains, l'homme différait profondément de l'oeuvre. Sa vie privée ne fut pas toujours heureuse; mais personne n'a jamais moins parlé de soi. Il ne racontait pas ses chagrins. Sans doute, il était

(2) Mme Leroy-Allais : Alphonse Allais, Flammarion, s.d.

parfois caustique et amer, et l'on sait qu'il en fut de même de tous les grands ironistes, depuis Molière jusqu'à Courteline. Lui aussi savait, alors expliquer :

Cette mâle gaité si triste et si profonde
Que lorsqu'on vient d'en rire on devrait en pleurer.(3)

Pour résumer l'aspect physique d'Allais, Goudeau disait qu'il "ressemblait à un clergyman". Ce clergyman proférait des choses drôles mais vivait sans illusions sur l'humanité :

"J'ai rencontré dans la vie, confessait-il, une quantité d'hommes, dont quelques femmes, bêtes comme des oies, et plusieurs animaux pas beaucoup plus idiots que bien des électeurs".

N'attendant pas grand chose de ce monde absurde, il était naturellement tenté d'aller voir les coulisses de ce théâtre burlesque. Il pensa même plusieurs fois au cours de sa carrière à mettre fin à la comédie. Curnonsky l'a rencontré à l'une de ses minutes désolées :

"Il me souvient qu'une fois, quelque temps avant sa mort, sentant que mon pessimisme chronique saurait comprendre sa douleur, il se laissa aller à me dire :

- Je suis en proie, ces temps-ci, à un tel cafard, que j'en arrive à penser au suicide.

"Puis, comme regrettant sa confiance, il ajouta en souriant... mais de quel sourire :

- Après tout, n'est-ce pas la forme la plus définitive du retour à la terre ?"(4).

Allais ne lui dit pas dans quelle diligence il envisageait d'entreprendre ce voyage aller sans retour. Peut-être dans le même express que le héros dont il conte la fin tragique et rapide : "Il jeta un regard par la fenêtre et le suivit sur le champ".

(3 & 4) Curnonsky : Souvenirs littéraires et gastronomiques, Albin-Michel, 1958.

Avouez qu'aucune nouvelle à la main ne narre en si peu de mots une aventure compliquée, une tragédie en un acte à scène unique comme savait si bien le faire ce parfait styliste dont on n'a pas encore reconnu la juste valeur. C'était sa manière de conjurer le sort et de rire d'un malheur, sa manière de convertir en boutade une angoisse; on peut penser qu'un trait si amusant lui vint ense penchant lui-même sur le vide...

Allais n'eut pas longtemps à patienter, la mort vint le chercher, par une curieuse coïncidence à l'âge où s'éteignent les fumistes, à la cinquantaine. Il entra depuis huit jours dans sa cinquante-et-unième année quand, célèbre et incompris, il rendit à Dieu son âme de fumiste, le 28 octobre 1905.

